

lumière noire

Devenu *people* malgré lui, comme époux puis veuf de Peaches Geldof, l'Anglais **Thomas Cohen** n'en reste pas moins un musicien érudit et un songwriter de grande classe. Son premier album solo, *Bloom Forever*, accouple la noirceur de Lou Reed et la majesté solaire des Beach Boys.
par Claire Stevens photo Gaël Turpo pour Les Inrockuptibles

Il est des disques posés, mine de rien, comme des pierres angulaires dans la carrière de leur auteur et sur le chemin de leur auditoire. Ni pop ni soumis, ni bravache ni pavé dans la mare, *Bloom Forever* est de ceux-là. Elevé sur l'autel du deuil et de l'americana, il fait de Thomas Cohen un songwriter émérite, sans trompettes ni pathos. A une époque pas si reculée, mais qui lui fait certainement l'effet de millions d'années au vu des circonstances, la destinée de ce Zadig dont le talent saillait alors sous une épaisse couche de morgue ressemblait à tout autre chose.

Préposé à l'orée des années 2010 au seul chant et aux lyrics de son groupe, S.C.U.M., l'outsider enviable qu'il était déjà semblait s'y ennuyer ferme. "S.C.U.M. était un conglomérat de mes potes de lycée,

explique son ex-leader. *J'avais 17 ans quand nous sommes pour la première fois montés sur scène. J'aime beaucoup notre lp, Again into Eyes. Nous étions très productifs à l'époque, nous aurions dû en enregistrer un deuxième dans la foulée.*" Derrière l'anonyme pédant tiré du manifeste de la féministe cintrée Valerie Solanas, *Society for Cutting up Men*, le groupe aurait pu devenir influent... s'il n'avait pas décidé, sitôt son premier album porté à la connaissance du public ou presque, de mettre fin à ses jours.

"S.C.U.M. est vite devenu un exutoire malsain, analyse Cohen. *Nous étions très immatures, dominés par nos egos. Quand Brian Eno a déclaré qu'il n'avait jamais rien entendu de pareil, nous étions sur le point de nous séparer. Evidemment, on est tombés de l'armoire.*"

Sur le moment, l'acte manqué relève du tir de kalachnikov dans le pied. Trois ans plus tard, il tient

du bénéfique saut dans le vide. Même si la vie du chanteur, entre-temps, n'a pas été un parterre de lys et de roses. Cohen, en 2012, épouse la très médiatique Peaches Geldof, ce qui lui confère, malgré lui, une aura *people* à en faire pâlir d'envie David et Victoria Beckham. Jusqu'à ce malheureux jour d'avril, deux ans plus tard, où la fille cadette de Bob Geldof, ex-Boomtown Rats et cerveau du Live Aid, meurt d'une overdose, à 25 ans.

Passé maître dans l'art de la transcendance à tout juste 26 ans, Cohen a fait de cette période de sa vie le thème central de *Bloom Forever*, autour duquel quatre ans sont mis en chansons. Du split artistique au deuil personnel jusqu'à la providentielle sortie de la tête de l'eau, il y a de belles ballades dans le coin : l'aquatique *Honeymoon*, en ouverture, écrite dès 2012, alors que S.C.U.M. existait encore ;

en fin de parcours, le filtre presque solaire qu'est *Mother Mary*, composée il y a à peine quelques mois. Ceux qui sont à l'affût du scoop impudique entre les refrains ou de l'hystérie cathartique en seront pourtant pour leurs frais. De son fait même, il y a du féminin chez Cohen, dans sa manière de gérer le deuil, notamment sur disque : *"J'ai davantage été influencé par les femmes singers-songwriters que par leurs homologues masculins. Judie Sill ou Laura Nyro osent s'exposer, être fragiles, là où les hommes vont se vautrer dans le bullshit blues. Je n'ai jamais compris pourquoi."* Une précision s'impose alors : *"Bloom Forever n'est un album 'tribute' à ma femme. Dès que j'entends ce mot, j'ai la vision d'Elton John chantant Candle in the Wind et je me mets à flipper."*

Voilà de quel bois est fait Thomas Cohen, capable de passer de l'émotion à couper à la hache à l'humour le plus incisif ; le genre qui déclarait récemment à la presse de son pays préférer "en rire que virer alcool". Le genre encore qui, lorsqu'on s'étonne des influences très folk, très country, de ces neuf nouveaux titres, prend les papes de l'indus allemande comme contre-exemple, expliquant qu'au vu de ce qu'il a traversé ▶



Paris, mai 2016